
L'HYPOTHÈSE SENTIMENTALE *

PAR JEAN-YVES JOUANNAIS (EXTRAITS)

Avec *Helvet Underground* (2009), on assiste à une nouvelle chorégraphie minimale, à vrai dire à peine une gestuelle, une pantomime timorée ou une bourrée suisse asthmatique. Deux figurines ou poupées folkloriques s'échappent à heure fixe d'une énorme pendule à décor typique de la Forêt noire. Les deux corps enveloppés de tulle, coordonnés entre eux, effectuent de petits pas dans un profond silence, battent du poignet un rythme que nous ne percevons pas, dodelinent vaguement du chef, s'assoient, se couchent, bougent encore les pieds avant de réintégrer leur chalet couleur chocolat au lait.

Le coucou suisse est une horloge dont la sonnerie imite le cri du coucou, lequel « coucou » n'est lui-même qu'une onomatopée, à savoir une imitation du chant de l'oiseau en question. C'est un couple folklorique suisse qui joue ici le coucou, oiseau dont le cri et le comportement sont à l'origine du mot « cocu ». On déduit de tout cela qu'*Helvet Underground* pourrait être une sorte de pièce de boulevard, un Feydeau inédit, ralenti et dépourvu de texte. Comme la conjuration de la fin et de la trahison au sein du couple, une manière d'adjuration incantatoire afin que le lien amoureux demeure. Cette hypothèse n'est avancée que parce que Coco Petitpierre et Yvan Clédât répondent à la question de la chimie mystérieuse du travail en couple par la formule de Bernd et Hilla Becher qui veulent voir dans cet engagement miraculeux un « dispositif amoureux ».

Mais le plus important dans cet empilement d'imitations et d'ersatz, c'est la manière dont les corps, depuis les premières performances (*Douche* 2001, *Chambre rose* 2002), se sédimentent, ou plutôt s'objectivent, gagnent en raideur, ici étouffés de tulle, guindés, transformés en poupées dans les articulations desquelles la souplesse de l'humain s'est peu à peu évanouie. Cela ressemble, en tant que processus à ce roman jamais rêvé et qui n'a jamais existé, qui n'aurait été qu'une superposition de métaphores, le décalque systématique et infini d'un point de départ que l'on ne quitterait pas. Un catalogue d'images qui ne transporterait nulle part et ne feraient que redire son incipit avec des variations infimes, imperceptibles.

« Le mécanique plaqué sur le vivant » cher à la démonstration de Bergson en vient à s'illustrer ici avec une rare intensité. Et ce que cela produit, dans la continuité de l'œuvre, dans la succession des œuvres, c'est un angle qui se durcit, se ferme atrocement et burlesquement. Le mécanique se plaque sur le vivant jusqu'à ce que le mécanique plaque le vivant. Il y a là progressivement l'étrange cohabitation d'une pénibilité paralytique et du comique de la chute. Constat récurrent d'une loi que rien ne vient récuser, à savoir que le lien amoureux est par principe le motif premier de toute comédie tout en se revendiquant comme l'indémoudable boutique de toutes les désespérances.

(...) Ce qui plaît et enthousiasme dans la démarche de ce couple d'artistes c'est leur danse, valse hésitation, qu'ils improvisent et dont ils tentent la notation entre différents paliers de leur évolution. Ils n'ont leur gîte en nul endroit précisément

déterminé par le médium ou l'idée. Ils sortent du spectacle de leur corps pour venir se confronter à la sculpture sans pour autant abandonner quoi que ce soit en route. Ils essayent des postures, envisagent des positions, se confrontent à leurs objets. Ils s'essayaient à en devenir des habitants, des parties, ou bien des prothèses, des parties mobiles ou bien mimant l'immobilité. Ils veulent se greffer sur des architectures ou des objets, dont on finit par oublier lequel est l'accessoire de l'autre. Ils hésitent. C'est ce qu'ils disent du moins. Ils sont à la recherche d'un mode d'emboîtement, ou plutôt ils écrivent une sorte de manuel de l'encastrement. Pas vraiment de l'hybridation. Mais des positions justes de leurs corps, qui ont en commun de s'avérer systématiquement inconfortables, voire pénibles, positions qui sont seules à même de définir un genre, une discipline. Et cette hésitation dégage une puissance des plus paradoxales. On est toujours tenté d'en revenir à Deleuze et à ses analyses de l'aspiration au devenir minoritaire poursuivre au plus près ce qui se transmet là de lyrisme et de séduction. Il n'en reste pas moins que quelque chose surprend encore, inlassablement, de cette puissance de l'immaturité jouée ou vécutue, de ce pari du non fini, du non défini et de ces temps de l'ajustement, de la jointure encore rêvée et non actualisée.

* Extrait de *Coco Petitpierre et Yvan Clédât Apprenez à danser « L'Inséparée »*, Éditions Petit Format